

LES PRIX LITTÉRAIRES
DE LA
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

2019

Dossier de presse



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Le Prix de la première œuvre en langue régionale, prix annuel d'une valeur de 500 €, est attribué à :

ÉRIC MONAUX pour son texte *Djan* (Jean).

Le Prix de la première œuvre en langue régionale est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition d'un jury composé de Joseph DEWEZ, Jean-Marie KAJDANSKI, Marianne SAENEN, Annie RAK et Roland THIBEAU. Éric Monaux succède au palmarès à Pierre Noël, récompensé en 2018 pour *El dernî pichon* (Le dernier pinson).

Le Prix triennal de la prose en langue régionale, d'un montant de 2.500 €, est attribué à :

JEANNINE LEMAÎTRE pour son recueil *Li p'tit Bobo* (Le petit Robert) paru aux éditions Li Cwèrneû en 2019.

Le Prix triennal de la prose en langue régionale est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition d'un jury composé de Joseph BODSON, Bruno DELMOTTE, Joseph DEWEZ, Jean-Luc FAUCONNIER et Rose-Marie FRANÇOIS. Jeannine Lemaître succède au palmarès à Rose-Marie François, primée pour son livre *Lès Chènes* en 2016.

Le Prix de la première œuvre en langue française, prix annuel d'une valeur de 5.000 €, est attribué à :

HAROLD SCHUITEN pour son récit *Tu vas aimer notre froid. Un hiver en Yakoutie* paru aux éditions Les Impressions Nouvelles en 2018.

Le Prix de la première œuvre est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition de la Commission des Lettres. Harold Schuiten succède au palmarès à Henri de Meeûs, couronné en 2018 pour son recueil de nouvelles *Pitou et autres récits*.

Le Prix de la première œuvre en littérature jeunesse, nouveau prix annuel d'une valeur de 5.000 €, est attribué à :

GAYA WISNIEWSKI pour son album *Mon bison* paru aux éditions MeMo en 2018.

Le Prix de la première œuvre est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition du jury de littérature jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Le Prix de la première œuvre en bande dessinée, nouveau prix annuel d'une valeur de 5.000 €, est attribué à :

Forgeries, de **ROMANE ARMAND** et **ELÉONORE SCARDONI** avec la collaboration d'**ADRIEN LE STRAT** pour le premier numéro de ce projet intitulé *Construction de l'exploratoire*.

Le Prix de la première œuvre est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition de la Commission Bande Dessinée.

Le Prix triennal de la prose en langue française, d'un montant de 8.000 €, est attribué à :

CAROLINE LAMARCHE pour son roman *Dans la maison un grand cerf* paru aux éditions Gallimard en 2017.

Ce prix est décerné par Madame la Ministre de la Culture sur proposition d'un jury composé de Laurence BOUDART, Rony DEMAESENEER, Dulia LENGEMA, Adrienne NIZET, Ysaline PARISIS et Pierre PIRET. Caroline Lamarche succède au palmarès à Thomas Gunzig, récompensé en 2016 pour son roman *Manuel de survie à l'usage des incapables*.

Par ailleurs, au cours de la cérémonie des Prix littéraires de la Fédération Wallonie-Bruxelles organisée au Théâtre 140 à Bruxelles le 1^{er} octobre 2019, ont également été célébrés les Prix des Paroles Urbaines, organisés par l'ASBL Lézarts Urbains, qui ont récompensé Jak BROL (spoken word), Julie LOMBE (slam) et SCYLLA (rap).



ÉRIC MONAUX

Djan (Jean)

L'auteur ◀

Éric Monaux est né en 1955 à Charleroi. Il habite à Montigny-le-Tilleul. Depuis qu'il est retraité, il a à cœur de raconter dans sa langue régionale quelques souvenirs d'enfance liés le plus souvent au village de Beignée (un hameau de Ham-sur-Heure, dans la Thudinie) où il a grandi. Il aime aussi rapporter le quotidien de la vie familiale comme faire revivre, en les contextualisant en wallon, les perles de ses enfants. On retrouve souvent ses textes dans la revue périodique *èl Bourdon*, l'organe de l'Association littéraire wallonne de Charleroi.

Le texte ◀

Djan est une courte nouvelle qui fait revivre un personnage haut en couleurs de l'enfance de l'auteur, marginal doué d'un incroyable génie manuel qu'il mettait au service des habitants de son village.

L'avis du jury ◀

À la majorité des voix, la nouvelle *Djan* a été choisie par le jury pour la construction de sa narration, son style vivant, ses descriptions physiques et psychologiques qui font avancer la narration. La langue de l'auteur est bien maîtrisée et utilisée à bon escient dans des expressions créatives. Éric Monaux a donc été proposé par le jury comme lauréat de cette édition 2019 du prix de la première œuvre en langue régionale.



JEANNINE LEMAÎTRE

Li p'tit Bobo (Le petit Robert)

L'autrice ◀

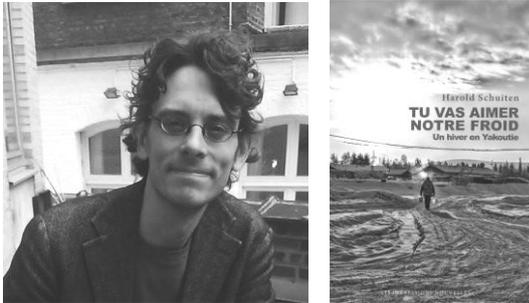
Jeannine Lemaître, née à Florzé (Sprimont), est âgée de 79 ans. Elle est mère de 5 enfants. Elle aime passionnément la chanson, tailler la pierre, peindre – en essayant à chaque fois de saisir l'âme des choses –, se promener dans les bois pour se rassasier de leurs parfums et jouir de leur sérénité, apprendre aux enfants la beauté du wallon. Elle a perfectionné sa connaissance du wallon auprès du regretté Marcel Slangen et elle s'est mise à donner des cours de wallon et à animer des tables de conversation, relançant par ailleurs la troupe de théâtre de Comblain-au-Pont. En 2017, elle a reçu le Prix biennal de la Ville de Liège pour son recueil de poèmes *Às tchants di nosse coq*.

Le livre ◀

Li p'tit Bobo rassemble une série de textes narrant les aventures du jeune Robert dans un environnement enchanteur que l'autrice situe entre les années '45 et '55 du siècle passé. S'y déploient avec un plaisir communicatif les souvenirs d'un monde truculent et d'une communauté dont la saveur de la langue saisit avec contraste les destinées individuelles.

L'avis du jury ◀

Cet ouvrage, rédigé dans un style travaillé qui correspond à la langue parlée par les plus jeunes, a été salué pour la sincérité de son propos, ses traits d'humour et la tendresse qui en émane. Le jury a également souhaité souligner l'originalité de la thématique traitée.



HAROLD SCHUITEN

Tu vas aimer notre froid. Un hiver en Yakoutie (Les Impressions Nouvelles, 2018)

L'auteur ◀

Harold Schuiten est né en 1981 à Bruxelles. Licencié en histoire contemporaine, il devient journaliste économique indépendant pour L'Echo mais aussi enseignant intérimaire jusqu'au jour où il part enseigner le français en Extrême-Orient russe en 2011 dans une mystérieuse école belge, expérience dont il tire un livre. Il enseigne ensuite brièvement au Katanga, en RDC, pour finalement s'envoler vers Tokyo et y résider trois ans et demi, occupant les fonctions les plus diverses : professeur de français, exportateur de véhicules d'occasion, plongeur dans un restaurant 2 étoiles, journaliste à Fukushima Daiichi...

Le livre ◀

Harold Schuiten a vécu pendant un an une expérience insolite sinon extravagante : enseigner le français dans des villages de Yakoutie, la région la plus glaciale de la planète. Il raconte cette aventure avec fraîcheur et drôlerie. *Tu vas aimer notre froid* porte un regard de candide sur une Sibérie perdue, loin de Saint-Pétersbourg et de Moscou, en Yakoutie, dans les confins insondables du plus grand pays du monde.

Accueil critique ◀

François-Xavier Lavenne dans *Le Carnet et les Instants*, 6 mars 2018

« Harold Schuiten décrit un monde du paradoxe que le froid conserve hors du temps et rend à la fois invivable et habitable, un monde que le réchauffement climatique menace de disparition, puisque toute remontée de la température provoquerait son engloutissement dans la tourbe. Le récit de voyage prend souvent un tour documentaire pour faire connaître au lecteur ce pays, ses coutumes et ses habitants. Au fil des pages du journal s'égrènent de brèves descriptions qui frappent l'imaginaire, des anecdotes drôles ou insolites. On peut toutefois regretter que cette intention didactique donne lieu un peu trop souvent à des digressions sur la mentalité russe, l'industrie, l'Histoire et la politique. Les moments où Harold Schuiten adopte la posture d'un candide au pays des yakoutes offrent par contre des passages savoureux portés par un style fluide et efficace ponctué de formules percutantes. »

Article complet : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2018/03/06/schuiten-tu-vas-aimer-notre-froid/>

Sophie Devillers sur *lalibre.be*, 18 janvier 2018

« Pour les Russes, Vladimir Poutine en tête, c'est une tradition. À l'Épiphanie orthodoxe - c'était la nuit de jeudi à vendredi - ils se baignent dans des lacs et les étangs gelés, dont ils cassent la glace. D'après la tradition, il faut s'immerger dans l'eau trois fois, en souvenir du baptême de Jésus dans le Jourdain. Cette année, ils n'ont pas dérogé à l'habitude, y compris en Yakoutie, qui connaît actuellement des records de baisse de température. Dans cette région du nord-est de la Sibérie, considérée comme la zone habitée la plus froide du monde, le mercure est tombé mercredi jusqu'à moins 68 °C. Un record.

Plongeon dans le fleuve Lena

"Ce bain de l'Épiphanie, je l'ai fait aussi ! Le père de la famille d'accueil où je logeais était le champion national d'immersion dans l'eau glacée ! Donc, il m'a proposé de faire ce plongeon dans le fleuve Lena, à Yakoutsk. Mais je ne suis pas resté longtemps !", se souvient le jeune Belge Harold Schuiten, qui a séjourné sept mois dans la région et vient d'en tirer un ouvrage "Tu vas aimer notre froid. Un hiver en Yakoutie" (Les impressions nouvelles). En 2012, à la suite d'une candidature quelque peu surréaliste, cet historien de formation est devenu professeur de français à l'école belge de Sakha, "l'école Sakhabelge", à Kepteni, un village de quelques centaines d'habitants entouré de forêts dans la taïga sibérienne.

Pour ce Bruxellois amateur des débits de bière du quartier Flagey, le choc s'est fait dès l'atterrissage à l'aéroport de Yakoutsk, ville la plus froide du monde. En novembre, il devrait normalement faire -17 °C. Mais l'hiver est arrivé plus tôt que prévu, il fait alors moins 37°C ! Les vêtements de ski achetés en Belgique sont bien insuffisants. Ici, on préfère la fourrure, un capital que l'on se transmet de génération en génération... »

Pour en savoir plus ◀

<https://lesimpressionsnouvelles.com/catalogue/tu-vas-aimer-notre-froid/>



GAYA WISNIEWSKI

Mon bison (éditions MeMo, 2018)

L'autrice ◀

Issue d'une famille d'artistes, elle est « née dans les crayons et les papiers ». Elle a suivi des études d'illustration à l'institut Saint-Luc à Bruxelles, puis est devenue professeur de dessin. En parallèle, elle anime de nombreux ateliers au Wolf, la maison de la littérature jeunesse à Bruxelles, ce qui a conforté son envie de raconter des histoires. Depuis 2016, elle a quitté la Belgique pour le Gers, où elle se consacre à l'illustration.

Le livre ◀

« *La première fois que je l'ai vu, c'était le printemps. J'étais dans les herbes hautes, je ne voyais pas grand chose du haut de mes quatre ans.* »

Une petite fille et un bison s'approvoisent. Un matin de printemps, le bison doit rejoindre ses pairs, mais il promet à l'enfant de venir la retrouver chaque hiver. Et chaque hiver, les voilà à discuter près du feu, à se raconter des aventures, à ne rien dire. L'amitié grandit, la tendresse s'installe, les années passent et le bison et la femme ne se voient pas vieillir, et pourtant, chacun arrive peu à peu au terme de son existence.

Ce livre fait partie de la sélection *Petite Fureur*.

Accueil critique ◀

Samia Hammami dans *Le Carnet et les Instants*, 9 février 2019

« Qu'est-ce qui a deux cornes, qui est couvert de longs poils et qui rumine ? Un indice : c'est un mammifère imposant, on le retrouve dans les plaines du Nord de l'Amérique et les forêts européennes, un manteau recouvre son pelage. Oui, le bison, pardi ! C'est aussi un animal qui aime se cacher dans les hautes herbes et que l'on apprivoise avec douceur. Un jour, une enfant de quatre ans a quitté les bras de sa maman et a entrepris d'en approcher un, doucement, patiemment. Peu à peu, elle s'est ainsi transformée en un être humain spécial à ses yeux, comme cela a eu lieu dans une autre histoire entre un blondinet et un canidé roux. Malheureusement, la nature a ses cycles que l'amour d'une petite fille ne connaît pas : une fois le printemps revenu, le bovidé a dû rejoindre ses congénères. Avant de disparaître, il lui a juré de revenir chaque année, « *quand le sol se couvrira de neige* ».

Qu'est-ce qui est attendu avec trépidation, qui tient ses engagements et qui est accueilli avec autant de joie que de soulagement ? Un indice : vous vous trompez si vous pensez que

c'est l'hiver. C'est encore le bison, bien vu ! *Son bison*. « *Enfin, le retour de mon ami. Quand il arrivait, je le savais, je l'entendais. La terre tremblait un peu...* » Année après année, la fille a grandi d'une façon aussi solide que le lien qui l'unissait à son complice à fourrure : « *Les années passaient, on ne se voyait pas vieillir. Nous n'avions jamais froid dans la neige.* » Cette chaleur se nourrissait de leurs moments de complicité, de tendresse et de silence, qu'ils partageaient en totale harmonie, nimbés d'un amour pur et inconditionnel : « *Simplement je l'aimais tout entier.* »

Qu'est-ce qui dégage une douceur placide, qui se délecte de thé et dont l'âme peut emplir le cœur d'une vieille femme aux longues tresses ? Un indice : son incarnation est un délicat entrelacs de fusain et d'aquarelle. *Mon Bison*, exact. Celui de Gaya Wisniewski, une œuvre dont elle nous fait cadeau dans ce premier album. Par le biais d'une soyeuse amitié, l'autrice (et illustratrice) met en scène certaines réalités hirsutes de la vie, comme l'évanouissement du temps, des souvenirs, des êtres chers. Heureusement, leur survivance se niche au creux d'autres dimensions, « *[...] dans chaque fleur que tu découvriras au printemps, dans chaque bruit de la forêt, dans la chaleur du feu, dans la caresse du vent, dans chaque flocon qui tombera...* » En trois couleurs (le noir, le blanc et le bleu) et quelques mots, Wisniewski atténue la peur et l'angoisse de la disparation, et reconforte par un dessin immensément affectueux et particulièrement beau. Une œuvre à lire blotti(e) contre son bison... »

Pour en savoir plus ◀

<http://gayawisniewski.canalblog.com/>



**ROMANE ARMAND & ELÉONORE SCARDONI, AVEC LA COLLABORATION D'ADRIEN LE STRAT
FORGERIES (N°1 CONSTRUCTION DE L'EXPLORATOIRE)**

Le collectif ◀

Armée de couleurs, **Romane Armand** se forme en bande-dessinée et en gravure à l'École de Recherche Graphique (ERG) pendant 3 ans. Sa pratique est intimement liée aux archives et à leur relation avec la fiction. Elle passe une année à la HEAR de Strasbourg en Erasmus. C'est dans l'atelier de Ju Young Kim qu'elle découvre les différentes facettes de l'objet livre. Elle édite « *Le jour à mains nues* » un roman d'autofiction de Marinette Marchal. Pendant son master de récits et expérimentations, le projet « Eidolon » voit le jour, une fabulation du réel, qui interroge notre rapport aux fantômes.

Après 3 ans à l'ERG, en bande-dessinée, **Éléonore Scardoni** part en Erasmus à la Kuvataideakatemia à Helsinki. Ce premier voyage dans le grand nord, amorce un récit initiatique, « La Grande Utö ». Suivant le vent, le ciel, les montagnes, les rochers et la mer, Éléonore explore et transforme le paysage qu'elle parcourt. Que ce soit en dessin ou en taille-douce, elle invente des mondes, des récits et des voyages alliant poésie et science-fiction. Après son master en récits et expérimentations à l'ERG, Éléonore poursuit ses projet vers d'autres horizons : en Norvège à la KHMessen, et avec son collectif Forgeries à Paris à La Paillasse.

Né en 1992 à Clamart (France), **Adrien Le Strat** a étudié à l'Ecole Spéciale d'Architecture à Paris. Après un Erasmus à Rome et un stage en Guyane française, il est diplômé en 2016. Cherchant une expérience internationale supplémentaire, il part à Bruxelles, où il travaille depuis pour le bureau d'architecture, V+. Un métier à côté duquel il continue à dessiner et à pratiquer l'illustration, principalement à la main, de manière autodidacte.

La revue ◀

Forgeries est une revue dessinée sous l'influence de la science-fiction. Un récit à voix multiples pour la création d'une astro-micronation fictive en Antarctique.

Pour en savoir plus ◀

<https://forgeries.be/>

<https://romanearmand.wixsite.com/romanearmand/about>

<https://eleonorescardoni.wixsite.com/eleonore-scardoni/portfolio>



©Louis Monier



CAROLINE LAMARCHE

Dans la maison un grand cerf (Gallimard, 2017)

L'autrice ◀

Licenciée en Philologie romane de l'ULg, Caroline Lamarche a travaillé comme enseignante puis comme secrétaire, avant de devenir écrivain indépendant. Elle a publié *Le jour du chien* (1996, Prix Rossel), *La nuit l'après-midi* (Minuit 1998), et six romans chez Gallimard, de *L'ours* (2000) à *Dans la maison un grand cerf* (2017, Prix Europe de l'ADELF). Ainsi que des poèmes, des nouvelles (*Mira*, 2003, les Impressions Nouvelles), des fictions pour la scène et la radio (*L'autre langue*, Prix Phonurgia Nova 2003), des chroniques (revues *Imagine*, *Wilfried*, *le Vif*, *l'Express*, *Dérivations*) et des textes pour différents créateurs ou catalogues d'expositions. Elle est également conférencière et animatrice d'ateliers. Elle a reçu en 2018 le prix de la SCAM Belgique pour son parcours littéraire. Dernier ouvrage paru : *Nous sommes à la lisière* (Gallimard, 2019), Goncourt de la Nouvelle.

Le roman ◀

Durant neuf ans, la narratrice a passionnément aimé un homme qui ressemblait à son défunt père. Après une très violente dispute, elle le quitte et sombre dans une profonde dépression, hantée par la figure de son père. Bertrand, un libraire-galeriste, vient l'extraire de sa solitude en lui présentant Berlinde, une artiste qui tente de transfigurer la mort en naturalisant des animaux.

L'accueil critique ◀

Jeannine Paque dans *Le Carnet et les Instants*, 4 mai 2017

« Il est difficile de s'arracher au ton mineur qui prélude au dernier récit de Caroline Lamarche, *Dans la maison un grand cerf*. Dès le départ, le battement irrité du sang, le sifflement dans les oreilles vient oblitérer l'écoute. Pourtant elle a lieu l'écoute tout intime et si particulière du père qui, en contraste avec le bruit de la conversation à la table familiale, poursuit son marmonnement discret. Déjà cet environnement envahissant et le brouhaha général font comme une censure et évoquent la violence, que ce soit celle de la meute, des chasseurs, de l'amour même qui lui aussi peut *forcer*. Mais Lamarche dira tout de

l'amour éternel des filles pour leur père, quoi qu'il en aille de ses aléas. Il aurait été et serait encore *un antidote aux complications de l'amour*. Le charme est donc bien réel.

Cet amour simple n'est pourtant pas un modèle pour elle, à l'égal de celui du frère pour la sœur ou de la sœur pour le frère, s'ils ne sont pas unis par le sang, peut-être même seulement dans cette absence de parenté. On le comprendra plus tard quand la narratrice rencontre et fréquente régulièrement Bertrand, libraire par défaut et galeriste par passion, à qui l'attache un lien très fort qui n'est pas à proprement parler amoureux. Elle le définit comme *l'être le plus littéraire [qu'elle ait] jamais rencontré* et elle partage avec lui une communauté raffinée, éloignée des liens de sang et des sens. Mais cette rencontre n'aurait guère de signification sans le nœud de ce qu'il faut bien appeler une histoire douloureuse, cette liaison avec M. et sa rupture, évidemment brutale. Une histoire dont nous avons quelque connaissance indirecte déjà grâce au livre précédent de Caroline Lamarche, *La mémoire de l'air*. M., c'est l'homme qui ressemblait à son père, *magnifique*. Or c'est lui qu'on va quitter inmanquablement après une blessure, *pour toujours, à jamais* :

Partir sans qu'on vous retienne est la plus amère des défaites.

Voici qu'est inscrit pour l'ensemble du texte le signe de la dissolution, si perceptible déjà dès les premières lignes. Car la mort du père est le véritable sujet du livre, ce père qu'aucun substitut ne peut durablement figurer. Ni l'aimé, ni l'ami.

Est-il une rédemption sinon un remède à cette dissolution inéluctable ?

Avec imagination, et le discret rappel des chasses du passé, mais aussi beaucoup d'activation réaliste, la fin du récit s'emporte à sublimer la douleur dans une sorte d'inattendue apothéose qui ne nie pas la mort, mais dit non à la perte. Le grand cerf sacrifié mais aussi magnifié par le travail de l'artiste Berlinde De Bruyckere a finalement réintégré la maison. Tout serait-il symboliquement rentré dans l'ordre ?

C'était, transfiguré, un grand mort.

C'est-à-dire rien moins que l'outrance du cadeau que les filles réclament à leur père.

Une telle mort « transfigurante » peut-elle guérir de la mort de l'être le plus aimé, de la vie en d'autres termes ? La mise en récit semble bien tenir lieu de réparation symbolique, de substitut total.

Outre la comptine enfantine que chacun aura reconnue, drôle ou dramatique c'est selon,

*– Cerf, cerf, ouvre-moi
Ou le chasseur me tuera –,*

on ne peut que rappeler le goût pour les métaphores animalières auxquelles nous a emmenés Caroline Lamarche : le chien en son jour, le cheval se noyant dans un rêve, l'ours, réel et fantasmé, sans oublier la Renarde...

L'enfance et ses forêts, ses cerfs vus de près ou entendus de loin, ce serait donc le paradis perdu. Ici le maillage est serré sous les différents épisodes et les échos discrets de thème en thème le soulignent délicatement, dans une langue somptueuse. »

Bertrand Leclair dans *Le Monde*, 6 avril 2017

« Dès les toutes premières pages de *Dans la maison un grand cerf*, on retrouve l'ampleur, la souplesse et la précision ironique du geste de Caroline Lamarche, dont le souffle témoigne ici d'une panique ancestrale, mais en voie d'apaisement : si la vie s'y fait métaphore de la chasse plutôt que l'inverse, le livre s'écrit quand la chasse est close – pour un temps du moins.

Hanté de bout en bout par la mort du père et construit en diptyque, le neuvième roman de l'écrivaine belge articule au récit d'un de ces échecs amoureux, de ceux qui laissent un arrière-goût de sang dans la bouche, celui de la mort d'un ami proche, libraire trop passionné pour survivre à la spéculation, dans les galeries royales Saint-Hubert de Bruxelles.

Irréductible paradoxe

Mémoire blessée, la narratrice se drape dans une étoffe verbale somptueuse et chatoyante qui, certaines pages, fait penser aux tapisseries préraphaélites de la fin du XIX^e siècle britannique, lorsque William Morris et Edward Burne-Jones voulaient réinventer l'art d'avant les artistes au nom de sa puissance archaïque. C'est chaud, réconfortant, rugueux au toucher mais doux au regard, dans un irréductible paradoxe : de la même manière qu'une tapisserie désigne la froideur ancestrale des pierres par sa capacité même à réchauffer une pièce, ce livre bref puise le réconfort dans l'illustration d'un goût de la destruction et de la sauvagerie, dont la narratrice prend sa part.

Le ton est donné dès la scène d'ouverture, à la table familiale des repas d'enfance : la narratrice se souvient comment, fille aînée placée à la droite d'un père couronné par le pluriel employé (« *notre père* »), elle écoutait « *vaguement, par politesse, ou désespoir* » ce père dévider à part lui le fil d'une méditation sur l'histoire ou la généalogie, « *un fil ténu, constamment mis à l'épreuve par l'envahissement familial, et qui eût pu se distendre, se briser à tout moment, mais qui, pourtant, se tissait comme celui de l'araignée, un fil sorti du ventre, ou peut-être du cœur, du poumon, j'ignore l'organisation interne de l'araignée, ce qui y remue et bat, mon inculture est aussi éclatante que l'érudition de mon père, qui connaissait la vie des araignées aussi bien que celle des princes-évêques de Liège* ».

Toucher à l'universel

Cette politesse confinant au désespoir se renouvelle dans la seconde partie du livre, dévolu au destin tragique de l'ami libraire confronté, dans les galeries Saint-Hubert, au déferlement de touristes lancés dans une chasse perpétuelle aux guides touristiques ou culinaires « *sans un regard vers l'agencement somptueux des livres d'art* » : c'est avec une « *politesse sardonique* » que le libraire leur désignait alors la grande surface culturelle où en trouver, « *en plus des best-sellers et des beaux-livres (cuisine, jardin, animaux de compagnie), du champagne, des cupcakes, des bougies parfumées, des coussins relaxants, des mugs et des roulettes à découper la pizza* ».

Malgré un instant de flottement à l'articulation des deux récits qui le constituent, le livre de Caroline Lamarche atteint à la sobre beauté des paraboles qui ne peuvent qu'effleurer « *l'amour éternel des filles pour leur père et l'outrance du cadeau qu'elles réclament* ». Elevé par la force du verbe à la hauteur des contes, là où les petits tas de secrets peuvent toucher à l'universel, son récit se révèle, en somme, revigorant comme une

chanson d'enfance appelant le cerf à ouvrir sa porte avant que le chasseur n'éponge à nouveau son goût du sang. »

Bibliographie sélective ◀

Le Jour du chien, Minuit, 1996, prix Victor Rossel

La Nuit l'après-midi, Spengler, 1995 ; Minuit, 1998

J'ai cent ans, nouvelles, Le Serpent à Plumes, 1999 ; rééd. Le Rocher/Le Serpent à Plumes 2006

L'Ours, Gallimard, 2000

Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux avec Hilde Keteleer, poèmes, Le Fram, 2003

Lettres du pays froid, Gallimard, 2003

Carnets d'une soumise de province, Gallimard, 2004

Karl et Lola, Gallimard, 2007

La Barbière, Les Impressions Nouvelles, 2007

La Chienne de Naha, Gallimard, 2012

Mira, Les Impressions Nouvelles, 2013

La Mémoire de l'air, Gallimard, 2014

Dans la maison un grand cerf, Gallimard, 2017

Nous sommes à la lisière, nouvelles, Gallimard 2019, prix Goncourt de la nouvelle 2019

Pour en savoir plus ◀

<http://www.carolinelamarche.net/>